

Debord (Guy)  
Vaneighem (Raoul)  
Situationnisme

Publié

« L'insurrection du quotidien » (Debord, Vaneighem) , *Spirale*, mai-juin 2000, p. 6-7

### Titre : **L'insurrection du quotidien**

Depuis 1957, fondation du mouvement de l'Internationale Situationnisme par un groupe d'écrivains et d'artistes désireux de partager leur amitié dans « un jeu, un conflit, un voyage », dixit Debord, depuis l'auto-dissolution programmée de l'IS dans l'après-68, nous avons été nombreux à nous reconnaître dans cette alliance singulière de l'art et de la politique : les « situs » aujourd'hui sont tous ceux qui veulent faire de la politique de façon imaginative, tous ceux qui veulent un art qui rejoint l'action militante. Un regain d'intérêt pour la personne de Guy Debord (1931-1994) permet de relire les thèses de la Société du Spectacle (1967, rééd. 1994) et d'en vérifier l'actualité.

Il faut reprendre au marxisme des années soixante la notion d'aliénation, en retirer une acception particulière : nous sommes aliénés de notre produit mais aussi de ses co-producteurs. En fait nous produisons nous-mêmes un monde qui nous restera étranger, qui nous semblera à la fois figé et vide. Debord est frappé par notre incapacité de nous façonner nous-même dans notre souveraineté, notre persistance à accumuler (par le travail mais aussi par la consommation) des produits qui constitueront l'assise d'un pouvoir qui nous sera contraire : c'est une reformulation de La Boétie à l'époque de la consommation.

C'est pourquoi il ne faut pas se laisser abuser par l'appellation de « spectateur » que l'on donne aux individus dont la seule liberté est de consommer tels biens et images plutôt que tels autres biens et images. Il faut entendre ici que le tissu socio-culturel ne connaît pas d'autre logique que de se déployer comme spectacle et de faire de nous des acteurs aveugles de ce spectacle. Debord dénonce une aliénation sans

précédent : alors que nous apercevons que l'avoir s'est substitué à l'être, il apparaît aussitôt que le paraître s'est substitué à l'avoir. L'exigence du profit aura supplanté l'exigence de survie, mais ce n'est pas tout, une exigence de divertissement et d'apparence nous apparaît dès lors comme l'opération mortifère par lequel l'être humain subit un rétrécissement de ses possibilités de vie. Quelle ironie que ce soit le prix à payer pour se désennuyer : s'enfermer dans une actualisation de son existence, perdre tout recul interprétatif. On se détourne de la culture comme contemplation des possibles, on se détourne de la créativité comme optimisation de son potentiel de vie, on préfère se regarder consommer, se contempler se désennuyer dans un monde faussement objectif dénué de toute vie : dans un spectacle vide.

Debord ne lance pas un appel à la transgression, sachant très bien qu'en matière d'art la transgression est pré-scénarisée. Il ne promet pas non plus la manifestation politique, sachant que, comme le spectacle, celle-ci ne permet pas la distance critique. Il préconise plutôt des opérations de guérilla culturelle à petite échelle, quand la révolution s'emploie à dé-spectacliser le quotidien, à décoloniser la vie matérielle : il s'agit de créer des situations de vie hors spectacle, de pratiquer la dérive urbaine, de saboter la fascination marchande, de transformer l'immédiat, de détourner les dispositifs de contrôle, etc

On peut se demander aujourd'hui avec quelle candeur Debord a pu croire qu'il suffit de changer notre perception du monde (et des êtres, et des corps, ...) pour changer effectivement la structure (économique, politique, technologique) de la société. D'abord parce que nous doutons de l'utilité des représentations dans le contrôle social : il ne suffit pas d'articuler une critique de la culture, si intelligente soit-elle, pour échapper à sa contamination. Le tout-spectacle c'est cela aussi, un effondrement du symbolique lorsqu'il n'y a plus de latitude interprétative, lorsque les tout-spectateurs sont directement conditionnés à la consommation (et aussi à la violence) par les images. Il apparaît alors que le pouvoir se branche directement sur les nerfs. Il ne suffit pas de produire un contre-spectacle pour échapper à notre désir de compter, paraître et être actuel dans un monde frappé de

stupeur. Dans le vaste casinos mondial de l'argent, selon l'expression de Vaneigem, l'homme n'est plus que relais interchangeable de la machine économique, n'est plus que le guichet servile par lequel l'argent produit de l'argent. C'est un La Vegas où les façades disparaissent derrière les néons, où les visages se dissipent dans le néant. « Tout est spectacle » : l'énoncé est aussi désespérant que « tout est hasard », il est encore plus désespérant, c'est un hasard qui dessine un rictus.

L'Internationale Situationnisme, comme mouvement d'artiste, exprimait un dédain prononcé pour les artistes : pseudo-expérimentateurs et mondains, intégristes de vernissages et trafiquant de petites reconnaissances médiatiques. Mais surtout les artistes, les poètes et les intellectuels « arrêtent » les choses dans des œuvres, des livres, des essais. Ils ne sont pas vraiment intelligents car c'est la mode qui détermine ce qui saura le paraître, ils ne sont pas vraiment vivants car leur existence reste falsifiée par une tyrannie du regard. Chez eux la nécessité de faire sens est complètement minée par le besoin pour chacun d'être lu, entendu, vu. Contre cette tyrannie, Debord propose de construire sa vie comme une suite de situations dans lesquelles on s'affranchit du miroir et de l'entrecroisement des regards qui donne consistance à notre existence, dans des actions qui requièrent plutôt la complicité d'amitiés vibratoires. Car il faut se détacher de la présence immédiate, de l'actuel en direct, de l'interactif glorifié, pour se donner la possibilité de poser le monde devant soi comme représentation et de le juger.

Aujourd'hui, les œuvres et les idées sont tenues au pilori de leur justification, sont évaluées sur la marché mondial de la valeur morale. Debord nous invite à retrouver notre plaisir, non pas la gratification de paraître comme on le désire, mais le plaisir d'une liberté créatrice réelle et partagée. Faut-il s'étonner si ce plaisir on la trouve plus volontiers chez les invisibles et les inactuels, de plus en plus nombreux dans notre société, les chômeurs et les sans-abris, les inutiles et les errants ? Les situos n'ont que mépris des ors anciens mais il méprisent encore davantage l'austérité moderniste, ils veulent considérer comme eluxe la mobilité gratuite, l'errance sans terme, l'ironie jubilatoire.

## Bloc Référence

Jean-Marie Apostolidès, Les tombeaux de Guy Debord, Exils, 162 p.

Christophe Bourseiller, Vie et mort de Guy Debord, Plon, 462 p.

Guy Debord, Correspondance 1957-1960 (tome 1), Fayard, 280 p.

Guy Debord, In girum imus nocte et consumimur igni, gallimard, 154

p.

Raoul Vaneigem, Pour une internationale du genre humain, Le cherche midi, 184

p